FAUSSES IMAGES DE DIEU

Scott Munger

Ce document est destiné à votre strict usage personnel.
Merci de respecter son copyright, de ne pas l'imprimer en plusieurs exemplaires et de ne pas le copier ni le transférer à qui que ce soit.
Copier, c'est *copiller* et c'est signer la fin d'une édition de qualité.
Ce document ne peut être obtenu que par téléchargement sur le site www.maisonbible.net ou sur un site agréé par La Maison de la Bible. Ce téléchargement autorise l'acquéreur à *une seule* impression papier et à la consultation du fichier sur *un seul* support électronique à la fois.
Toute publication à des fins commerciales et toute duplication du contenu de ce document ou d'une partie de son contenu sont strictement interdites.
Toute citation de 500 mots ou plus de ce document est soumise à une autorisation écrite de La Maison de la Bible (droits@bible.ch).
Pour toute citation de moins de 500 mots de ce document le nom de l'auteur, le titre du document, le nom de l'éditeur et la date doivent être mentionnés.

Scott Munger

Fausses images de Dieu

EDITIONS OURANIA

Titre original en anglais: *Rethinking God. Undoing the damage*

Originally published in the USA by
AMG Publishers, Chattanooga, Tennessee
under the title RETHINKING GOD
Copyright © 2007 by Scott Munger First printing, 2007
Published by AMG Publishers
All rights reserved.
Translated and used by permission of AMG Publishers

Les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21
www.universdelabible.net

Traduction: Aline Neuhauser

© et édition: Ourania, 2013
Case postale 128
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés

info@ourania.ch - www.ourania.ch

ISBN édition imprimée 978-2-940335-49-7
ISBN format epub 978-2-88913-518-9
ISBN format pdf 978-2-88913-907-1

Table des matières

Remerciements 9
Préface de l'édition française 11
Préface 13
Introduction 15
1. Comment j'ai dépassé l'athéisme 19
2. Humilité ou soif de pouvoir? 49
3. Quelle Eglise? 75
4. Tolérance, religion et politique 101
5. Des positions théologiques extrêmes 139
6. Le problème du mal 169
7. Et ceux qui n'ont jamais entendu l'Evangile? 199
8. Jésus et une femme rejetée 223
9. Quelle mélodie entendons-nous? 243
Appendice A 257
Appendice B 261
Appendice C 267
Appendice D 271
Appendice E 277

Introduction

Egocentrique omnipotent… Terrible conspirateur… Génie insensible… Juge énigmatique… Ces qualificatifs pourraient faire penser au diable. Mais ne correspondent-ils pas plutôt à la conception que nous avons de Dieu? A l'est d'Eden, accablés et déçus de ne pas être ce que nous voudrions être, nous ferions bien d'être prudents: nos convictions sont-elles conformes à ce qu'il est véritablement ou sont-elles simplement la projection des pensées déformées et des sombres ruminations de notre propre cœur?

Au cours du 4e siècle av. J.-C. et en grande partie grâce aux conquêtes d'Alexandre le Grand, le grec est devenu la lingua franca de la Méditerranée orientale, région dans laquelle Jésus-Christ est venu il y a 2000 ans. Le mot «Christ» vient du grec *Christos*, ce qui signifie l'«oint» et par extension le «choisi» (de Dieu). *Christianos*, terme apparu après la mort de Jésus[1], veut dire: «quelqu'un qui est lié à Christ.» Ce sont peut-être des non-chrétiens qui l'ont inventé (cf. Actes 11.26), mais peu importe. Ceux qui affirment suivre Christ devraient avant tout penser et agir comme lui. Lorsqu'il était sur la terre, Jésus a appelé ses disciples à «avoir de la saveur» – à être comme le sel – et à aider autrui en étant des lumières dans l'obscurité. Deux millénaires plus tôt, l'Eternel avait choisi Abram (Abraham), le père du peuple juif, afin qu'il devienne «une source de bénédiction» pour toutes les nations (cf. Genèse 12.1-3). De même, Jésus a demandé à ses disciples de conduire les autres vers la bonté de Dieu:

[1] A Antioche, vers 43 apr. J.-C. (N.d.E.)

> Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors et piétiné par les hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut pas être cachée, et on n'allume pas non plus une lampe pour la mettre sous un seau, mais on la met sur son support et elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. Que, de la même manière, votre lumière brille devant les hommes afin qu'ils voient votre belle manière d'agir et qu'ainsi ils célèbrent la gloire de votre Père céleste. Matthieu 5.13-16

Malheureusement, aujourd'hui, bien des chrétiens évangéliques pourraient être qualifiés d'«insipides», de «fades», et ce particulièrement en Occident. Mis à part les convictions auxquelles nous tenons tant, notre vie n'a rien de remarquable. Gandhi avait beaucoup d'estime pour Jésus, en revanche, il affirmait que la façon de vivre des chrétiens le laissait songeur. Même certains de nos leaders évangéliques les plus reconnus ont porté atteinte à la réputation de Jésus.

Ces propos sont-ils trop durs? Après tout, des politiciens sans scrupules salissent la politique; des artistes pour qui tout est permis nuisent à l'industrie des loisirs; des hommes d'affaires privés de tout sens moral ternissent l'image de marque du monde du commerce; des soldats sans foi ni loi font du tort à l'armée; des athlètes qui transgressent les règles jettent le discrédit sur leur discipline sportive et des journalistes tendancieux portent atteinte à leur profession. C'est tout à fait vrai. Cependant, les chrétiens sont les ambassadeurs de quelque chose d'infiniment plus grand qu'un journal ou qu'un sport. C'est pourquoi l'apôtre Paul n'a pas ménagé la plupart de ses coreligionnaires: «En effet, *le nom de Dieu est blasphémé parmi les nations à cause de vous*, comme cela est écrit.» (Romains 2.24). Mais soyons sûrs de bien comprendre: Paul ne parlait pas ici de ceux qui prononcent le nom de «Dieu» en vain dans un accès de colère; il dénonçait l'hypocrisie religieuse et ses conséquences.

Dans ce même esprit, les pages qui suivent sont un appel à tourner à nouveau nos regards vers Dieu. Elles mettent franchement le doigt sur certaines des fausses conceptions les plus flagrantes qu'ont les chrétiens évangéliques à son sujet. Elles veulent aussi exprimer, dans toute la mesure du possible, des excuses sincères qui auraient dues être présentées depuis longtemps.

Mais ceux qui s'opposent à la réalité de l'existence de Dieu se font du tort à eux-mêmes. Les croyants hypocrites ou mal informés sont loin d'être la cause de tous les reproches faits à la foi chrétienne. Pour être justes, nous examinerons donc aussi la question du préjudice causé à la diffusion du message du salut par ceux qui résistent à Dieu. Enfin, nous verrons que la vie elle-même apportant son lot de souffrances, même si tous ceux qui se disent chrétiens étaient des citoyens modèles et des amis parfaits, les obstacles à la foi en un Dieu bon subsisteraient. C'est donc un point que nous aborderons.

Quelle que soit la cause de notre détresse existentielle, ce livre nous appelle à chercher à nouveau la vérité. Cependant, lorsque nous sommes l'objet d'injustices répétées, lorsque, désorientés, nous ne parvenons plus à voir les choses comme elles sont, lorsque nous ployons sous le poids des difficultés de la vie, cela peut s'avérer difficile. Peut-être sommes-nous même en train de nous endurcir. Mais si nous aspirons à trouver le véritable sens de l'existence, la paix du cœur et le bonheur durable, nous devrions aspirer à connaître un Dieu bon. Car ces choses ne peuvent venir que de lui. Il faut donc espérer que ceux qui désirent connaître la vérité ne baisseront pas les bras, mais qu'ils auront le courage de chercher encore.

Et si, bien que cela nous paraisse improbable, Dieu souffrait? Qui essuierait ses larmes? Et si le Créateur nous avait faits à son image? Si, mû par l'ardent désir d'exprimer l'amour véritable, le Tout-Puissant avait choisi de prendre le risque de souffrir? Si, faisant écho à nos aspirations les plus profondes, il cherchait ardemment à rétablir avec nous une relation étroite et régie par l'amour? Tout cela nous

apparaîtrait-il comme des inepties ou y apercevrions-nous la gloire de mystères qui remontent aux temps anciens?

Si, possédant toute chose, Dieu ne cherchait pas de louanges pour lui-même? Si, comme nous l'avions compris autrefois avec notre tendre cœur d'enfant, il était réellement bienveillant, bon, juste et plein d'amour? Et si nous pouvions trouver en lui tout ce dont nous avons jamais rêvé, et plus encore?

Si, aujourd'hui adultes, et fatigués, déçus, pécheurs et cyniques, nous avions une fausse image de lui et étions des obstacles à l'accomplissement de ses projets bienveillants pour nous? Si nos convictions et nos «dadas», sans parler de nos «combines intellectuelles», empoisonnaient l'air que nous respirons et nous empêchaient de voir? Et si notre égoïsme et notre péché étaient pour lui une souffrance? Et si, malgré son amour attristé, il continuait à nous attirer tendrement à lui, cherchant encore à gagner notre cœur?

Enfin, si, respectant la façon dont il nous a créés (à son image), il nous laissait libres de nos choix? Alors, le suivre serait notre décision suprême. S'il nous attirait à lui, la source abondante de tout bien, le «protecteur de notre âme» (cf. 1 Pierre 2.25), comment réagirions-nous? Entendrions-nous son appel d'amour? Voudrions-nous seulement l'entendre? Bouderions-nous, réagirions-nous avec colère et écumerions-nous de rage ou nous lèverions-nous pour nous jeter dans ses bras?

Pour commencer, dans l'espoir que nous puissions vous et moi trouver un début de terrain d'entente en ce qui concerne la question de Dieu, je vous raconterai une partie de mon histoire. Ensuite, il sera temps de soulever les problèmes, puis de passer aux excuses et aux réajustements qui me semblent nécessaires.

1. Comment j'ai dépassé l'athéisme

– Quel lien y a-t-il entre la religion et la science? ai-je demandé.

La réponse de mon professeur de chimie à l'université du Minnesota m'a beaucoup étonné:

– Tôt ou tard, tout ramène à la religion.

Dieu existe-t-il?

Comment peut-on le savoir?

Pourquoi s'en soucier?

En ce qui me concerne, la foi en Dieu a été l'aboutissement d'un cheminement long et difficile. Pour répondre aux questions ci-dessus, j'aimerais vous faire découvrir certains des sentiers par lesquels je suis passé. En cours de route, nous verrons aussi ce qu'ont vécu d'autres personnes. Et cela nous servira de «pont» vers ce qui suit.

Qu'est-ce que la foi?

Avant de nous mettre en route, il nous faut enfiler nos «chaussures de marche». La première chaussure, en quelque sorte, est celle-ci: *Nous avons tous foi en quelque chose*.

Peut-être n'êtes-vous pas d'accord. Peut-être objectez-vous que la foi est pour certains mais pas pour d'autres. Des termes et expressions comme «croyant / non-croyant», «qui a la foi» confirment pour vous cette manière de voir les choses. D'ailleurs, les chrétiens eux-mêmes parlent ainsi. Mais attention, tout n'est pas si simple! Permettez-moi de m'expliquer.

Quelques années après être devenu chrétien, je me suis rendu en Union soviétique dans le cadre de mon travail. J'y ai rencontré beaucoup d'athées. Ces gens partaient souvent du principe – et cela s'avérait vrai dans mon cas – que les Américains se considéraient automatiquement comme «croyants». Le terme russe, *veruyushchiy,* revenait souvent dans le «parler soviétique», la langue politiquement correcte du parti communiste. Par opposition, on parlait du *neveruyushchiy*, c'est-à-dire de l'«incroyant» ou du «non-croyant».

Mais les mots ne sont pas le fidèle reflet de la réalité. Les athées soviétiques, comme ceux des autres pays, ont souvent expliqué pourquoi ils ne croyaient pas en Dieu. En fait, en d'autres termes, ils étaient persuadés qu'il n'existait pas. Les athées sont donc eux aussi des «croyants»; simplement, ils croient à l'inverse: pour eux, c'est une certitude, il n'y a pas de Dieu.[1]

Les immeubles en béton de l'URSS étaient aussi peuplés d'agnostiques (gens qui pensent qu'on ne peut pas connaître la réponse). Et comme partout ailleurs dans le monde, les indifférents (ceux que la question de l'existence de Dieu n'intéressait pas) y étaient légion.

Enfin, et surtout lorsque le pays s'est mis à imploser, il y avait une foule de gens perplexes qui commençaient à se dire qu'il leur fallait avoir une opinion.

Les «théologiens» communistes, si l'on peut parler ainsi (ils avaient en effet établi une sorte de religion), savaient combien un vocabulaire faussé pouvait tromper les esprits. Leur doctrine reposait en partie sur une distinction erronée entre croyants et incroyants. Dans leur effort de contrôler une nation au territoire immense, les «prêtres» du Parti ont fait pression sur les médias jusqu'à ce que ceux-ci n'utilisent plus que le «dialecte du parti», soit un ensemble de termes au sens redéfini et de slogans cyniques véhiculant les dogmes communistes.

[1] Certaines des personnes qui se présentent comme athées – il convient de le préciser pour être juste – disent que ce n'est pas qu'elles «ne croient pas en Dieu» mais simplement qu'elles «n'ont pas la foi». Cependant, c'est un peu jouer sur les mots, car la différence entre les deux est difficile à saisir.

Une fois que le peuple déconcerté a commencé à vaciller, la conquête des mentalités a été facile.

En tenant les rênes de la «vérité» (nom que portait leur journal le plus célèbre[2]), les «ecclésiastiques du clergé communiste» ont établi un système de castes. Ils ont assimilé ceux qui croyaient en Dieu (les Soviétiques de l'époque n'écrivaient pas «Dieu» mais «dieu») à un ensemble de citoyens obstinés, ignorants et mentalement instables.

Ceux qui n'acceptaient pas cette redéfinition des mots se retrouvaient dans un train, en direction de tel ou tel «camp». Ou on leur réservait un sort pire encore. Bien entendu, les «non-croyants» étaient ravis d'apprendre à quel point ils étaient devenus intelligents et, selon la terminologie inspirée par Darwin, combien ils avaient évolué. Et, évidemment, ces «évolués» avaient plus facilement accès aux denrées alimentaires, car ils le méritaient.

La réalité nous enseigne autre chose. Nous sommes tous des êtres humains obligés d'assumer le quotidien dans un monde matériel. Et en ce qui concerne les choses métaphysiques, c'est-à-dire celles qui dépassent la réalité physique, nous scrutons l'horizon avec les mêmes yeux. Les grandes questions existentielles – Quel est le sens de la vie? Où est la vérité? – font de nous tous des «gens de foi». Il ne s'agit donc pas de savoir si nous sommes croyants ou non, mais plutôt de déterminer *en quoi* nous croyons: à l'existence d'un Dieu? à sa non-existence? à l'impossibilité de savoir? à l'inutilité de la question? C'est un fait, nous croyons tous en quelque chose. Je commencerai ce livre en expliquant pourquoi, pour ma part, je trouve certaines choses davantage dignes de foi que d'autres.

Encore une chose à ce sujet (notre seconde chaussure de marche): certains affirment avec aplomb que les circonstances, en particulier celles qui ont marqué le début de notre vie, déterminent ce que nous croyons. Dans certains cas, ce peut être vrai, mais nul ne peut prouver que ce le soit toujours. En outre, il suffit de demander quelles

[2] «Pravda» signifie «la Vérité». (N.d.E.)

circonstances ont conduit quelqu'un à croire pour voir que l'argument ne tient pas. Car les membres d'une même famille qui ont grandi ensemble dans un même environnement finissent souvent par avoir des convictions très différentes. Ainsi, ni ma foi ni celle de la plupart des communistes ne sont le fruit d'influences extérieures. Certes, ces influences peuvent nous pousser dans telle ou telle direction, mais nous tirons nous-mêmes les conclusions. Après un cheminement long et difficile, je suis parvenu de mon plein gré à des convictions personnelles, et je peux expliquer pourquoi. Ce n'est pas cela qui rend ma foi véritable, en revanche, cela exclut la pensée d'un destin aveugle.

Le début du voyage

Depuis mon jeune âge, je considérais la vie comme n'étant ni spécialement dure ni particulièrement facile. Mes parents avaient des revenus suffisants pour que nous puissions habiter une maison dans la banlieue de Minneapolis (Etat du Minnesota), mais ils avaient du mal à rembourser l'emprunt qu'ils avaient contracté pour l'acheter. Certains mois, ils n'y parvenaient pas. Une fois qu'ils avaient fait les courses de nourriture, il ne leur restait plus grand-chose. J'ai travaillé dès que j'ai pu en vendant des journaux, en pelletant la neige, en tondant la pelouse, etc. Au début, ce que je gagnais me servait pour les loisirs, mais rapidement, j'ai eu besoin de cet argent pour payer mes vêtements, mes déplacements et d'autres choses de ce genre.

Je suis sûr que nos parents aimaient leurs enfants, mais nous les avons rarement vus bien dans leur peau sur le plan émotionnel et affectif. Lorsque j'avais 6 ans et que ma sœur en avait 4, notre mère nous a quittés pendant plusieurs semaines. Elle faisait ce qu'on appelle une «dépression nerveuse», nous a-t-on dit. Après cela, elle a fait de nombreux séjours à l'hôpital. Quant à mon père, il s'est mis à boire de plus en plus de Martini cette année-là. Mes parents se disputaient et parlaient de divorcer, mais ils sont restés ensemble. Après des années

lycée normales et même assez brillantes, j'ai quitté la maison pour de bon et pour mon bien. Plus tard, Papa et Maman (ils sont aujourd'hui décédés) ont retrouvé une stabilité et un équilibre dans leur couple, mais ça, c'est une autre histoire. Quoi qu'il en soit, à 19 ans, j'ai dû me débrouiller seul.

Tout s'embrouille

Au bout d'une année passée à l'université, j'ai abandonné mes études. Comme j'avais été élevé au sein d'une grande dénomination chrétienne, j'étais parti du principe que j'étais chrétien. Mais j'ai quitté la faculté en étant agnostique et en ayant bien plus de questions que de réponses. Au lieu d'être «libéré des chaînes de la naïveté de l'enfance» – ce à quoi mes professeurs soi-disant bien intentionnés s'étaient employés – je me suis retrouvé esclave du doute.

Les différentes options possibles m'effrayaient, mais je voulais y faire face honnêtement. Il me semblait que si un Dieu bon et personnel n'était pas, la vie devait être un jeu cruel et sans joker.[3] Je ne pouvais – et je ne le peux toujours pas – concevoir que le vrai sens de l'existence puisse résulter d'un procédé mécanique. J'aurais pu construire une «estrade», y installer un «décor» et des «projecteurs» pour y «jouer ma vie» et ne pas voir l'obscurité de mon cœur vide de sens, mais hélas, mon souci d'honnêteté m'aurait obligé à admettre la supercherie. Si de simples choses étaient peut-être le produit du hasard, le sens de la vie ne pouvait pas l'être.

Pire encore, dans un univers purement mécanique, ce que j'appréciais le plus chez les gens perdait toute signification. L'amour, la bonté, la justice, l'intérêt pour autrui: ces choses étaient alors – en toute logique – soit des illusions, soit des forces aveugles. Dans ce cas, à quoi bon apprécier l'amour ou aimer en retour? Et aimer *quoi*? Un

[3] C'est une pensée qu'exprime Joseph Conrad dans *Au cœur des ténèbres* (Gallimard, 1979), par la bouche du capitaine Marlow: «Quelle chose baroque que la vie: cette mystérieuse mise en œuvre d'impitoyable logique pour quels desseins dérisoires!»

micro-organisme qui, au bout de centaines de millions d'années, était devenu un être vivant évolué? Et dans quel but étions-nous parvenus au «plein aboutissement de ce mécanisme d'évolution»? Si cela ne servait qu'à nous permettre de mieux saisir la vanité de l'existence, il valait mieux inverser le processus et retourner en arrière. Car un cafard ignorant et heureux était préférable à un être humain capable de réfléchir mais désespéré!

J'étais perplexe, mais la vie continuait, péniblement. Souhaitant devenir médecin, j'ai entrepris de travailler dans une maison de retraite pour acquérir une certaine expérience médicale. En tant que seul aide-soignant de sexe masculin, c'était souvent moi qui portais les charges les plus lourdes et qui faisais passer les résidents les moins valides du lit au fauteuil roulant, du fauteuil roulant aux toilettes et des toilettes à la douche. Certains, ceux qui «s'en allaient», n'avaient subitement plus aucun besoin. J'assurais les soins post mortem, puis je portais les corps ailleurs avant qu'on vienne les chercher. L'ordre était maintenu.

Les jours passant, alors que je continuais à soulever des êtres invalides pour les déplacer d'un endroit à un autre, j'ai pris pleinement conscience de la totale dégradation, sur les plans physique et mental, de ce qui avait été des existences dynamiques. J'en étais profondément accablé. Des personnes vigoureuses, riches et respectables, qui avaient autrefois incarné la santé, étaient devenues de véritables épaves. Une description détaillée de cette déchéance relèverait d'un autre genre littéraire, mais certains exemples méritent d'être mentionnés ici.

Il y avait par exemple le riche banquier, un homme d'une grande gentillesse qui, hélas, avait sombré dans la démence. Le personnel était obligé d'ôter de sa chambre les plantes en pot, sans quoi il en aurait mangé la terre. Il ne savait même plus comment il s'appelait. Ensuite, il y avait les jumelles Bobbsey. En fait, elles n'étaient pas de la même famille, mais on aurait pu croire le contraire. Bras dessus bras

dessous, elles arpentaient les couloirs, remplis de l'odeur du grand âge mélangée aux relents d'urine, tout en bavardant, en chantant et en s'émerveillant de «posséder un si bel hôtel».

Puis il y avait Monsieur K., que je n'oublierai jamais: un riche entrepreneur qui, chaque jour, me saluait en me lançant dans un allemand parfait: «*Heil Hitler! Deutschland, Deutschland über alles!*»[4] mais qui semblait incapable de faire une quelconque autre phrase en anglais ou en allemand. Il y avait aussi un riche homme d'affaires qui, suite à une attaque, avait l'esprit confus et ne pouvait plus s'exprimer. Il pleurait quand sa femme lui rendait visite.

Enfin, il y en avait d'autres qui avaient tout leur bon sens et qui s'efforçaient de faire abstraction de la réalité qui les entourait. Quand ils parlaient, leurs yeux étaient souvent embués de larmes et ils poussaient de profonds soupirs.

Je ne savais pas quoi penser de l'enfer, mais si la vie commençait par une bienheureuse naïveté pour aboutir à la déchéance mentale, un tel déclin était déjà l'enfer en soi. Et je me disais qu'alors, la mort était une délivrance. Ce qu'il y avait après, je ne pouvais le dire, mais je savais que je voulais échapper à ma triste condition. J'étais jeune et en bonne santé, pourtant, cette conscience de la misère humaine avait profondément marqué mon âme. Je n'avais pas demandé à naître, et la vie, me semblait-il, ne valait pas la peine d'être vécue.

D'autres éléments s'ajoutent à ma confusion

J'ai grandi à une époque où les puissances mondiales qu'étaient les Etats-Unis et l'URSS s'opposaient sur la scène internationale en s'assénant des coups, puis en feintant, puis en se renvoyant de nouveaux coups. Le monde était devenu leur «ring». Alors que les Etats-Unis cherchaient à promouvoir leur démocratie, l'Union soviétique se vantait de ses dernières prouesses… et de son athéisme.

[4] «Heil Hitler! L'Allemagne, l'Allemagne par-dessus tout!» (le slogan nazi par excellence).

Mon père était impressionné par l'URSS, et cela rejaillissait sur moi. La fin de ma première année universitaire (1974-1975) semblait programmée d'avance: le marxisme évolutionniste[5] triomphait et sa doctrine athée gagnait aussi mon cœur.

Mais fait inouï, par la suite, la puissante Union soviétique a perdu son éclat pour finalement mourir, comme ces anciens banquiers et hommes d'affaires de la maison de retraite. Sans aucun doute, l'empire a été affaibli par des divergences économiques et politiques, mais ses murs ont aussi été fissurés par des problèmes psychologiques et sociologiques profondément humains qui ont fini par le tuer.

Cette puissance autrefois glorieuse et inébranlable (du moins est-ce ainsi que ses autorités la décrivaient) avait été construite sur la base d'une moralité biblique: «De chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins!»[6] Karl Marx, qui était d'origine juive et protestante, n'ignorait pas qui était Jésus. Il savait que, dix-huit siècles auparavant, Jésus avait proclamé l'obligation morale – et glorieuse – de prendre soin des pauvres et des nécessiteux. Un peu plus tard, l'Eglise primitive avait pratiqué ce commandement avec zèle (cf. Actes 2.44-46; 3.1-8; 4.32-35). Cependant, les œuvres des premiers chrétiens étaient l'expression d'une foi en un Dieu bon, Dieu que les communistes soviétiques, quant à eux, rejetaient et tournaient en ridicule.

---

[5] Il y a réellement des liens entre le darwinisme et le marxisme; ce n'est pas là une hypothèse sans fondement. Engels lui-même les associe dans sa préface de l'édition anglaise de 1888 du *Manifeste du Parti communiste:* «Vers cette proposition [la proposition fondamentale du *Manifeste* qui en constitue le noyau] qui est, à mon avis, destinée à faire pour l'histoire ce que la théorie de Darwin a fait pour la biologie, nous nous acheminions tous deux [Marx et Engels] peu à peu depuis quelques années avant 1845.» *Le Manifeste*, et c'est un drôle de paradoxe, décrie «l'exploitation des uns par les autres» (voir http://www.ucc.ie/social_policy/Literature_collection/Manifest_French.pdf). Si Marx et Engels croyaient que l'évolution des animaux inférieurs en animaux supérieurs était régie par la survie du mieux adapté, ils voulaient déroger à ce principe chez l'homme en imposant leur propre système «moral».

[6] Karl Marx, «Critique du programme Gotha», 1875, Gloses marginales au programme du Parti Ouvrier allemand, fin du point 3; voir http://www.marxists.org/francais/marx/works/1875/05/18750500a.htm; cf. Actes 4.34-35 et Appendice A.

Si Staline est mort en 1953, la «main de fer» avec laquelle il a gouverné la nation lui a survécu. Accomplissant un rêve darwinien, il avait tout simplement exterminé quiconque était considéré comme un fardeau pour la société ou comme une menace pour lui-même. Et pourquoi pas… Au fil des années, il avait ajouté presque tout le monde à sa liste, sur laquelle figuraient déjà les «croyants».

Finalement, et pour parler d'une façon imagée, à la fin des années 80, cette «main de fer» était si rouillée qu'elle est tombée et s'est écrasée sur un tas de bouteilles de vodka vides. N'ayant que des ossements comme preuves de tous les espoirs anéantis, la plupart des survivants ont changé le «Pourquoi pas?» de Staline en un simple «Pourquoi?»[7]

Mais revenons en arrière, vers 1975, lorsque l'URSS était encore fière d'elle. A ce moment-là, j'étais dans la perplexité la plus totale. Les athées que je connaissais semblaient ne pas voir les choses en face: si la vérité n'existait pas, à quoi bon vivre un mensonge? Pourquoi ne pas mettre un terme à mes jours? J'avais le sentiment d'être condamné à perdre le «jeu» de la vie dans lequel je me trouvais engagé malgré moi. J'ai d'ailleurs failli «abandonner la partie». Mais la crainte et l'espoir m'en ont empêché. Et si Dieu existait? S'il était bon, alors, en me suicidant, je risquais de passer à côté d'une découverte extraordinaire. Et s'il était cruel, je risquais de le rencontrer plus vite que je ne le souhaitais. Dans ce cas, mieux valait retarder l'inéluctable. Pourquoi ne pas manger, boire et afficher un semblant de gaieté, voire même m'adonner franchement au mal? Intérieurement, je tournais en rond, cherchant désespérément une réponse.

Souvent, lorsque j'arrivais à la maison de retraite pour commencer ma journée, l'équipe de nuit m'informait qu'un des pensionnaires était mort: soit une des jumelles Bobbsey, soit une autre personne usée et affaiblie. Mais si seule la matière existait, qu'était donc l'âme? Elle n'était certainement pas surnaturelle! Car Darwin n'avait jamais mentionné cette question quand il avait parlé des différentes espèces

[7] Pour plus de détails concernant le rapport entre Staline et Marx, voir Appendice A.

de pinsons et de la taille de leur bec. Se pouvait-il que l'âme, le «moi véritable», ne se limite pas à mes désirs, à mes attaches affectives, à mes traits de caractère et à la somme de connaissances que j'avais pu accumuler? L'âme se développait-elle toujours davantage pour finir par se flétrir, tels les membres décharnés des vieillards? Quand leur cœur fatigué cessait de battre, leur âme disparaissait-elle aussi?

Parfois, je bouillais de colère et de frustration. Un jour, j'en ai même arraché le robinet du lavabo d'un patient. Comment pouvions-nous avoir un corps et une âme aussi complexes pour mener une existence à ce point stérile et retourner finalement au chaos et au non-sens? L'existence me paraissait aussi vide et menaçante que l'espace: des masses constituées de particules et d'énergie tournaient à toute vitesse dans un énorme vide, toujours en mouvement, mais sans jamais se fixer quelque part.

J'ai tenté de répondre à ces questions de la même manière que je soulevais les mourants, c'est-à-dire en les prenant à bras le corps. Je me suis dit que je me devais d'être honnête. Car si ma quête de vérité exigeait une chose, c'était bien celle-là: l'honnêteté.

Logiquement, une question l'emportait sur toutes les autres dans le désordre de mes pensées; c'était une question cruciale: pouvais-je affirmer avec assurance qu'il n'existait pas de Dieu? Lorsque je partais travailler, tôt le matin, alors qu'il faisait encore nuit et que le froid était glacial (les hivers sont rudes dans le Minnesota), je me rappelle que je regardais vers le ciel et que sa noirceur me submergeait. S'il me semblait qu'à première vue, juste là devant ma porte, il n'existait aucun Dieu, qu'y avait-il au-delà de la voûte céleste? L'univers était plutôt vaste… Les astronomes affirmaient que nous étions entourés de ses mystères. Je ne voyais qu'un vide menaçant. Malgré cela, comment un minuscule être humain dans une minuscule partie de cet univers si infini pouvait-il dire que Dieu ne se trouvait nulle part?

Je pouvais penser qu'il n'existait pas, mais je ne parvenais pas à en être certain. Si l'on excepte le triangle à quatre côtés et d'autres impossibilités de ce genre, affirmer qu'une chose n'existe nulle part nécessite soit une totale omniscience, soit une incroyable arrogance. Qui peut dire ce qui se cache au fin fond de l'espace? Nous ne savons même pas ce qui peuple les profondeurs des océans, et encore moins ce qui se trouve au-delà des galaxies que nous connaissons.

Tout ce que je pouvais dire était: «Je doute que Dieu existe» ou: «Je ne crois pas qu'il existe.» Je ne pouvais prouver son inexistence ni en être sûr tant que je n'avais pas balayé chaque recoin de l'univers et scruté chaque cœur humain.

En outre, ne pas croire en Dieu équivalait à croire qu'il n'existait pas. Ainsi, même l'athéisme m'obligeait à monter dans la «barque de la croyance en quelque chose», frêle esquif qui prenait l'eau et qui, selon ce que j'avais entendu, n'était utilisé que par les faibles.

Avancées vers la lumière

Il y a, bien sûr, d'autres formes de croyances, comme par exemple celle, caractéristique des religions animistes, que pratiquait la petite tribu des Higaanons. Cette peuplade vivait dans la forêt tropicale au centre-nord de Mindanao, une des deux plus grandes îles des Philippines située près de l'extrémité sud d'un archipel long de plus de 1800 kilomètres.

Les Higaanons, nom qui signifie littéralement «ceux de l'arrière-pays», sont aussi intelligents que n'importe quel autre peuple, mais ils mènent une existence très isolée et ont donc été peu confrontés aux influences de l'extérieur. Jusqu'à relativement récemment, la plupart d'entre eux croyaient encore que la terre était plate, que le ciel la couvrait comme un dôme, qu'un monstre déclenchait les tempêtes et mangeait les débris qui flottaient ensuite sur les fleuves et,

enfin, qu'une éclipse de lune se produisait lorsqu'un autre monstre l'avalait.[8]

En 1984, huit ans après ma conversion à Christ, ma femme, ma fille aînée et moi-même sommes partis vivre et travailler parmi les Higaanons. Nous avons soigné les malades, transmis des notions de médecine aux femmes et enseigné aux hommes de nouvelles méthodes pour cultiver la terre. Nous avons aussi appris et analysé leur langue puis, avec eux, nous avons mis au point un alphabet.

En 1987 nous avons publié l'Evangile de Marc, le tout premier livre existant dans leur langue. Les Higaanons n'avaient aucune difficulté à comprendre la plupart des notions bibliques. Contrairement à bien des gens des pays occidentaux, ils croyaient en un monde invisible, consistant en un puissant tourbillon de forces et d'êtres spirituels, qui affectait le leur. Ayant constaté par eux-mêmes que ce monde invisible était puissant, les Higaanons, chrétiens et non chrétiens, étaient convaincus de sa réalité.

Après notre déménagement en URSS trois ans plus tard, nous avons appris avec un réel amusement que beaucoup de Soviétiques croyaient aux phénomènes paranormaux, aux événements surnaturels et à des puissances cosmiques qui, selon eux, dirigeaient la vie des hommes. Cela vous apprend quelque chose sur l'être humain: qu'il vive coupé de la civilisation ou qu'il soit instruit, qu'il soit athée ou non, il ne peut se contenter de la réalité matérielle. Nous cherchons tous une sorte de puissance supérieure; non pas un générateur nucléaire qui se trouverait quelque part dans l'univers, ni un genre de «réserve de dynamite spirituelle», mais un être réellement vivant, qui soit capable de penser et sentir, bref, une personne.

Lorsque je me trouvais dans la confusion spirituelle dont je vous ai parlé plus haut, faisant face à toutes ces questions sans réponse, j'ai

[8] En réalité, si des choses étaient «avalées», c'étaient plutôt les terres des Higaanons par les bûcherons, leur culture et leur langue par la société philippine dominante et leurs enfants par les mariages qui avaient lieu en dehors de la tribu. Nous en reparlerons plus en détail au chapitre 7.

compris une chose: si je persistais dans l'athéisme, ce ne serait que par une arrogance sans bornes ou par obstination affective. En scrutant les profondeurs de mon cœur, j'ai admis que je ne le souhaitais pas. Cela ne prouvait pas que l'athéisme était faux, bien entendu; cela montrait simplement qu'il n'avait aucun attrait. A quoi bon vouloir rechercher un univers vide, le désert de l'âme humaine, le glas de ma propre mort?

Si je rejetais l'idée de Dieu, pour être honnête, il me fallait reconnaître qu'en réalité, je *croyais* en la non-existence du monde invisible. Mais je ne pouvais ni soutenir ni désirer une telle croyance. J'aspirais à connaître un Dieu bon.

Toutefois, la perspective de son existence impliquait un autre scénario qui ne m'attirait pas du tout: j'étais obligé d'admettre que s'il existait, il était peut-être distant, absent ou même, pire encore, foncièrement cruel. Le cas échéant, il valait donc mieux qu'il n'existe pas. Finalement, la meilleure hypothèse (je ne savais pas encore si elle était purement fantaisiste ou si elle était réalité) s'est imposée à mon esprit: il devait exister un Dieu bon, qui demeurait Dieu malgré l'opposition des hommes et qui s'intéressait à moi.

J'ai donc continué à chercher, même si je n'étais pas certain de trouver la réponse. Et cette quête a donné un certain sens à ma vie. Certes, j'avais toujours un poids sur le cœur, mais j'étais un peu moins oppressé. Si Dieu était bon et proche, alors, peut-être, éventuellement, il pourrait m'aider. Avais-je perçu un léger – mais réel – murmure d'espoir ou était-ce juste le bruit sourd de mon cœur qui se berçait d'illusions?

Le changement

Un matin d'automne 1976, j'ai pris une orange qui se trouvait dans la cuisine, mais au lieu de l'éplucher et de la manger, je me suis mis à l'observer et à réfléchir: *Elle est belle. La couleur orange est une couleur magnifique, et les couleurs, c'est quelque chose de formidable. Il y a tant*

FAUSSES IMAGES DE DIEU

Scott Munger

«Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on?» disait Jésus à ses disciples. Les chrétiens sont-ils des ambassadeurs fidèles de Celui dont ils portent le nom? Présentent-ils toujours une juste image de Dieu à ceux qui ne le connaissent pas?

A partir de nombreux exemples concrets et de ce qu'il a observé lui-même dans diverses Eglises évangéliques, Scott Munger montre que, malheureusement, les croyants ont souvent tendance à transmettre une fausse vision de Dieu à ceux qui les entourent. Mais il n'en reste pas là: il nous encourage à retourner à la vérité de l'Ecriture pour vérifier si nous voyons les choses comme son Auteur les voit.

Autrefois athée, ce diplômé de sciences et de lettres qui habite aux Etats-Unis explique aussi de manière très honnête le cheminement qui l'a conduit à croire en l'existence de Dieu et à le connaître personnellement.

CHF 24.00 / 19.00 €
ISBN 978-2-940335-49-7
9 782940 335497

EDITIONS OURANIA